

Théâtre Lumen

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 3

PDF erstellt am: **17.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220072>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



POULARD ET MOTTU

Pourquoi Poulard ne s'était pas marié

BNCORE que Mottu ne soit pas *psychologue* — comme dit ma marchande de journaux, qui lit les feuillets — une longue habitude de vie quasi-commune l'a initié aux menus détails de la mentalité du camarade Poulard. Il constate, à certains signes presque imperceptibles, ses variations d'humeur. Il devine, dès l'heure matinale, si Poulard sera « gringe » ou « vigousse » et l'une ou l'autre de ces dispositions tiendra le jour durant ou simplement jusqu'à midi. Je ne parle pas, bien entendu, des soucis d'argent. Ni Poulard, ni Mottu n'ont de semblables soucis pour l'excellente raison que, ne possédant pas d'argent, ils n'auraient aucun sujet de s'en inquiéter. Les quelques sous qui, d'aventure, leur tombent dans les mains sont trop vite changés en liquide, réconfortants pour qu'il soit judicieux d'en tenir compte. Le « pied-de-biche » (la mendicité) procure le repas, si tant est qu'on puisse donner ce nom au « crochon » de pain et au bout de vieux fromage qui forment le fond d'une alimentation « riponnière ».

Non, Poulard n'a pas de soucis d'argent, mais ce gaillard, si philosophe, si soumis à la vie — et quelle vie ! — si peu apte à la lutte, souffre parfois d'un brin de mélancolie. C'est le matin, généralement. Alors, il est plus taciturne encore que d'ordinaire. Il mâche sa chique fiévreusement. Il ne répond pas aux questions et dédaigne même d'écouter ce qu'on lui dit. Enfin, dans ces heures de dépression, Poulard est distrait. Il lui arrive de prononcer des paroles insensées qui rendent Mottu absolument perplexe. C'est ainsi qu'il lui demanda, un matin, à brûle-pourpoint :

— As-tu des allumettes ?

Est-ce qu'un homme comme Mottu possède des allumettes ? Où les prendrait-il, je vous prie ? A-t-il un sou à mettre à pareille futilité ? Si on a besoin de feu on en demande poliment à un passant. Et d'autre part, dans les cafés où Mottu fréquente, le patron n'a pas pour habitude d'aligner sur les tables des « mortiers » remplis. Ah ! mais non ! la clientèle est trop rapace pour mettre à sa portée de semblables objets. Il faudrait renouveler la provision toutes les dix minutes. Poulard sait tout cela et il doit avoir perdu la tête pour poser semblable question à Mottu.

Aussi, ce matin-là, le bon Mottu, pris de pitié, résolut-il d'emmener son copain un peu hors de Lausanne, pas trop loin, bien sûr, mais suffisamment pour que le milieu changeât quelque peu. Sans le savoir, ce bon Mottu appliquait le remède profitable aux neurasthéniques que les médecins envoient aux eaux, à la montagne ou aux champs.

Poulard et Mottu, qui n'étaient pas neurasthéniques et ignoraient les eaux, la montagne et les champs, n'allèrent pas au delà de Beaulieu. Ils avaient pour cette esplanade lausannoise, que la bâtisse environnante maltraite et déshonore, une affection toute particulière, faite de souvenirs et d'attachement au sol natal. Comme ils aimaient leur cathédrale, ils aimaient leur Beaulieu. Là, sur ce pré, ils avaient vu « courir les œufs » et, tout gosses, ils s'étaient « ringués ». Laissant aux privilégiés le foot-ball, trop bourgeois, ils avaient fait là des parties de basculot et de sauté-moutons dont leur mémoire conservait l'image. Peut-être aussi, avant que de si nombreuses villas aient entouré la plaine, s'étaient-ils endormis plus d'une fois sur un des bancs, à la belle étoile, faute d'avoir de quoi se payer un lit.

Et tout cela — avec peut-être d'autres souvenirs plus personnels — leur faisait aimer ce Beaulieu. Aussi, lorsque Mottu proposa à Poulard d'aller « poser une flemme là-haut », l'offre fut-elle acceptée sans discussion.

Matin de printemps. Quelque chose de doux, de caressant passait dans l'atmosphère où les papillons montaient, montaient en couples éperdus pour se conter, au-dessus des nuages, des histoires que nul ne connaît. Les bourgeons surgissaient sur les branches, l'herbe frissonnait au bord du chemin, et lorsque Poulard et Mottu, d'allure lente, arrivèrent sur la plaine, ils s'arrêtèrent soudain... Non qu'ils fussent essouffés ou las, mais saisis par une sensation indéfinissable et inconsciente. Oh ! s'analyser, ils n'y pensaient guère et, même, ne soupçonnaient pas la possibilité d'une telle opération. Leurs pensées n'étaient ni compliquées, ni nombreuses. Mais, en cet instant, sous le soleil de mai, Beaulieu leur apparut plus adorable et plus affectueux qu'ils ne l'avaient prévu.

Un banc, au pied des arbres, n'était pas occupé. Ils marchèrent vers ce banc et s'assirent. Mottu, par égard pour son compagnon, avait rallumé au cigare d'un promeneur, un bout à demi-fumé, et il offrit du feu à Poulard. Mais celui-ci refusa d'un signe de tête, ce qui vexa un peu Mottu :

— Il y a une heure, tu demandais des allumettes ! A présent, tu ne veux pas de feu... T'es pas commode.

Poulard ne répondit pas.

Des enfants jouaient sous l'œil plus ou moins vigilant des bonnes. Et c'étaient des rires, des courses, des cabrioles, toute une vie joyeuse d'un monde liliputien disséminé sur la plaine verte. Poulard et Mottu regardaient. Une paume maladroitement jetée, vint rouler près des pieds à Poulard, et la fillette qui poursuivait le jouet s'arrêta, tout-à-coup, à quelques pas du banc, inquiète, apeurée, n'osant approcher de ces deux hommes mal rasés et mal vêtus. Etaient-ils bons ? Etaient-ils méchants ? Cruelle énigme. Mais Poulard se baissa, ramassa la paume, et avec un sourire la lança gentiment au bébé qui la pris en criant *merci*, partit, cheveux aux vent, de toute la vitesse de ses jambettes menues.

Poulard la suivit des yeux longtemps, suivant le jeu et les circuits de l'enfant riieuse. Soudain, il dit :

— Tu n'as jamais été marié, Mottu ?

— Marié ?

— Oui, marié.

Mottu, absolument ahuri, regardait son camarade avec une nuance d'inquiétude et de pitié. Vraiment il fallait que Poulard fut bien malade pour lui poser une telle question.

Après les allumettes, le mariage !

Mottu marié ? Marié, Mottu ? Mais était-il des gens qui se marient ? Est-ce que quelqu'un de raisonnable pouvait admettre une hypothèse aussi saugrenue ? Cela lui parut tellement énorme qu'il demanda encore :

— Comment, marié ?

— Comment, marié ? Mais comme tout le monde, parbleu. Avec une femme, pas avec un cheval.

Mottu répliqua très judicieusement :

— Comme tout le monde, c'est pas vrai. Toi, par exemple, est-tu marié ?

Poulard parut un peu interloqué, mais il se ressaisit vite.

— Moi, fit-il, c'est différent.

— Pourquoi, différent ?

— Parce que je n'ai pas voulu.

— Pas voulu ? Tu y as donc pensé ?

Après une seconde d'hésitation, Poulard avoua d'un geste qu'il y avait effectivement pensé. Et Mottu le considéra avec admiration. Décidément ce Poulard recelait une foule de choses stupéfiantes. Depuis plus de dix ans qu'ils vivaient, pour ainsi dire, côte à côte, ayant partagé leurs petites joies — oh ! minimes et peu nombreuses — et leurs peines quotidiennes, ayant eu faim,

ayant eu soif ensemble.

S'étant perdus, puis retrouvés en des endroits où les pauvres diables vont parfois : en prison, à la Colonie, à l'Hôpital ; se connaissant, en un mot, mieux que deux frères, oui, depuis plus de dix ans qu'ils vivaient côte à côte, jamais Mottu n'était parvenu à sonder à fond la mentalité du camarade. Par ailleurs, il n'avait pas tenté un pareil essai, ne soupçonnant en Poulard aucun secret. En avait-il, lui-même, des secrets ? Et voilà que, tout-à-coup, le copain avouait avoir pensé à cette aventure, pour Mottu, gigantesque, incommensurable : le mariage.

Fiez-vous, maintenant aux eaux dormantes. Toutefois, la surprise de Mottu se mêlait d'un certain respect. Il regardait Poulard comme un cul-de-jatte regarde le monsieur qui est monté jusqu'au premier étage. Poulard n'avait pas été jusque sur le toit de l'édifice, mais il en avait eu l'idée, et, ma foi, avoir l'idée d'une semblable ascension, c'est déjà quelque chose.

Mottu n'osa pas s'enquérir de l'aventure. Poulard lui en évita la peine.

(A suivre.)

P. Héritier.

THEATRE LUMEN. — Toujours soucieuse de pouvoir présenter des nouveautés dès leur parution sur le marché mondial, la direction du Théâtre Lumen s'est assurée pour cette semaine de la présentation, avant Paris, du dernier grand succès américain « *The Freshman* » ou « *Le Remplaçant* ! », dernière création de l'étonnant Harold Lloyd. — Au même programme : « *Dans les coulisses du cinéma* », excellent film documentaire qui initiera le spectateur avec les plus grands et fastueux studios d'Amérique. — Enfin le « *Ciné-Journal Suisse* », avec ses actualités mondiales et du pays. — Par suite d'autorisation spéciale, les enfants non accompagnés sont admis en matinée seulement. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 17 janvier 1926, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

ROYAL BIOGRAPH. — L'affiche de cette semaine annonçant le nouveau programme du Royal Biograph comporte deux des plus célèbres vedettes de l'art cinématographique, Mme Huguette Duflos et Sessue Hayakawa, que l'on pourra apprécier une fois de plus dans une des plus mystérieuses et dramatiques créations : « *J'ai tué !* », grand film artistique en 6 parties de Roger Lion. — Cette semaine également, un splendide documentaire, un grand film aéronautique : « *Vers le Tchad* », qui compte l'odyssée du « Roland Garros » et du « Jean Casale ». C'est le plus émouvant roman d'aventures qui ait été depuis longtemps projeté sur l'écran. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 17 janvier 1926, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET - Gd-PONT

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE

COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

PHOTOS Une belle photo est signée
MESSAZ & GARRAUX
14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits
Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne